Docteur Cabanès

LA MÉDECINE en CARICATURE



Édité par

P. LONGUET
34, Rue Sedaine, 34
PARIS



L'inoculation de l'amour.

Docteur Cabanès

LA MÉDECINE en CARICATURE

I



Édité par

P. LONGUET

34, Rue Sedaine, 34

PARIS

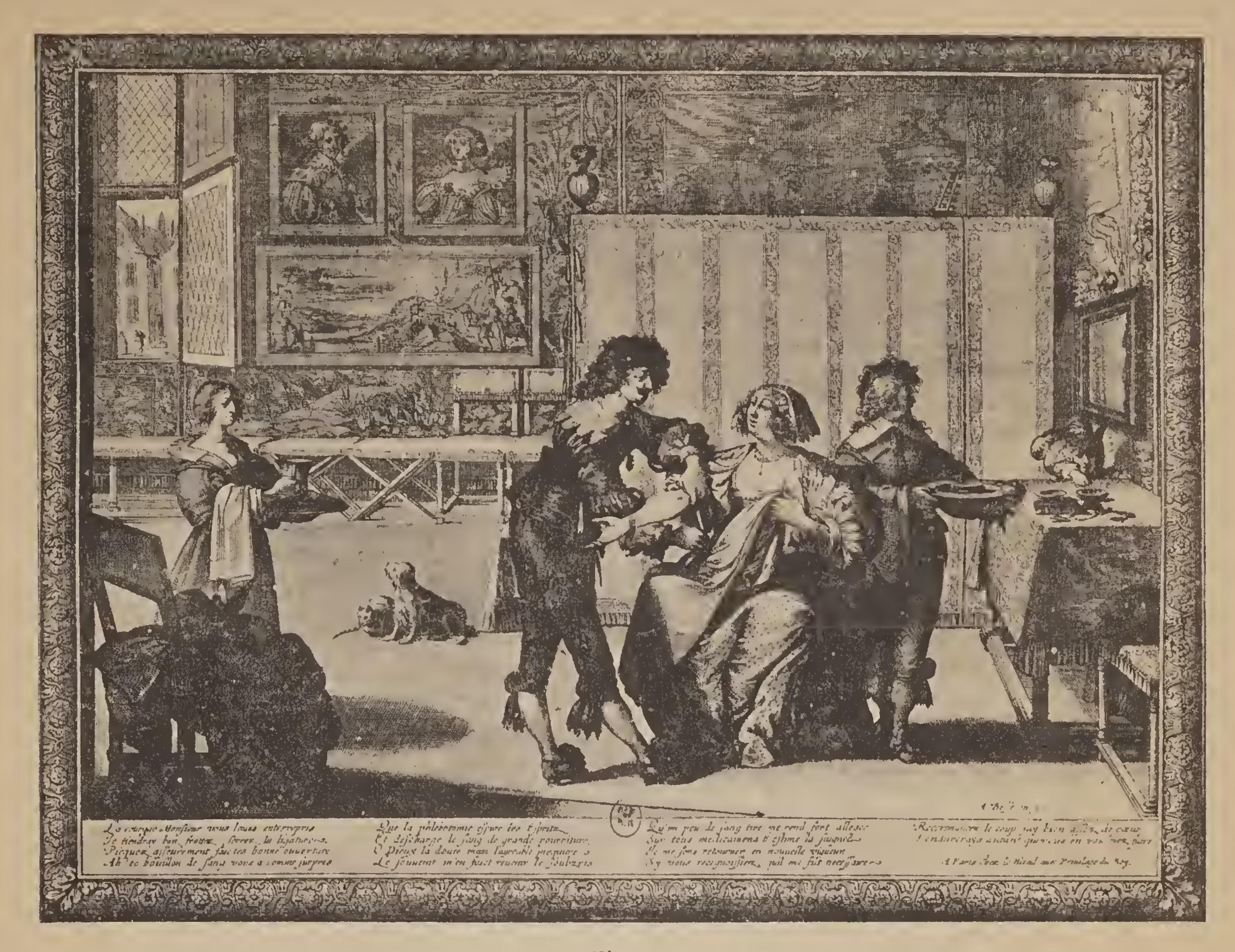


Fig. 1.

FAUT-IL tenter une définition de la caricature, après toutes celles qui ont été données ? Essayons toujours. Disons donc que la caricature est comme la revanche des opprimés contre les oppresseurs, qu'elle soit politique ou sociale. C'est l'arme dont se servent les miséreux contre ceux qui possèdent ; de ceux qui souffrent, contre ceux qui n'ont pas réussi à les soulager, et qui ne pardonnent pas à ces derniers de n'avoir pas su réaliser un miracle.

On peut dire que si la caricature est un mot relativement récent, la chose qu'elle représente est aussi vieille que le monde.

En ce qui concerne la caricature médicale, on conçoit que, de bonne heure, notre profession ait pu exciter la verve railleuse des artistes. L'homme en santé se rit volontiers de celui auquel il compte ne jamais recourir, jusqu'au jour où, humble et soumis, il viendra se traîner à ses pieds. Le médecin, d'ailleurs, n'abusera pas de sa victoire ; il accueillera le patient repentant, sans lui tenir rigueur des injures qu'il aura reçues.

Notre profession a, de tous temps, prêté le flanc à la satire ; les écrivains, à différentes époques, l'ont dénigrée à qui mieux mieux ; mais, nuls plus que les caricaturistes, n'ont exercé leur art à nos dépens. Aucune corporation n'a été plus maltraitée que la nôtre, elle ne s'en porte pas plus mal, du reste.

D'autre part, la pléiade de maladies de tout genre devait inspirer les caricaturistes, comme si le spectacle des misères humaines ne pouvait qu'exciter la pitié railleuse de ceux qui se portent bien.

S'il est un sentiment très humain, c'est que l'homme s'empresse de tourner le dos à son bienfaiteur, quand il croit n'avoir plus besoin de lui. Tant que durent ses alarmes, il implore son secours ; dès que le danger est conjuré, le médecin n'est plus le sauveur auquel on a voué une reconnaissance éternelle, mais l'importun créancier dont on discute les honoraires, qu'au besoin on oubliera d'acquitter ; pour un peu on l'accuserait d'avoir introduit lui-même la maladie au logis !

Cet état d'esprit explique les innombrables caricatures qui, depuis les époques les plus lointaines, font la joie de la galerie, et dont les disciples d'Esculape sont les premiers à rire.

On ne s'avance pas beaucoup, en disant que les origines de la caricature se perdent dans la nuit des temps ; il paraît avéré qu'elle n'a pas été ignorée des Assyriens, des Égyptiens, des Grecs et des Romains.

Cicéron, dans son traité *De Oratore,* parle déjà d'images qui tellement exagèrent certaines difformités du corps, qu'elles provoquent le rire chez ceux qui les considèrent. « Ces images sont très amusantes, écrit-il, parce qu'elles consistent ordinairement à comparer une difformité, un défaut corporel à quelque autre objet plus difforme encore. »

Un acte physiologique, qui a été un des premiers tourné en dérision, est celui qui consiste — employons une périphrase honnête — à évacuer le trop plein de la digestion. Nous en donnons ci-après deux curieux spécimens (fig. 2 et 3). Comme l'a justement fait observer l'auteur d'un excellent ouvrage sur les *Mœurs et Coutumes des anciens Egyptiens,* sir Gardner Wilkinson, les premiers artistes égyptiens n'ont pas toujours caché leur penchant naturel à la plaisanterie ; on le voit percer dans une multitude de



Fig. 2.

circonstances : c'est ainsi que, dans une série de compositions historiques, peintes sur un grand monument de Thèbes, où figure une réunion de convives des deux sexes, nous rencontrons la preuve manifeste que les dames, même du plus haut rang, n'étaient pas toujours modérées dans l'usage qu'elles faisaient du jus de la treille. Notre fig. 3 représente un des effets habituels de cette intempérance, qui est plus rarement observée chez la femme que chez l'homme.



Fig. 3.

Dans la caricature romaine, nous ne relevons guère, en ce qui touche à notre sujet, notamment dans les peintures d'ornementation des maisons d'Herculanum et de Pompéï, que des nains et des pygmées, dont les artistes se sont servis pour tourner en ridicule les différentes occupations de la vie, scènes de mœurs ou scènes d'intérieur, représentées sous une forme plus ou moins burlesque. Des combats de pygmées ornaient également les murs des tavernes et des boutiques, toujours en manière de satire ou de parodie.

Si, franchissant un espace multiséculaire, nous arrivons à l'ère moyen-âgeuse, nous aurons à relever un certain nombre de manifestations caricaturales, où notre art trouvera sa place. Il existe toute une iconographie urologique, où nous puiserons maints documents, ce qui ne surprendra pas ceux qui savent la place importante qu'a tenue l'urologie au moyen-âge, tant pour le diagnostic que pour le pronostic des maladies.

Il est difficile, en général, d'établir une ligne de démarcation bien nette entre les pièces strictement documentaires et celles qui ont un caractère satirique ; nous tenterons, néanmoins, de faire cette discrimination, toutes les fois qu'il nous sera possible.

Nous trouvons un spécimen de chacune de ces deux catégories dans deux médaillons du portail des Libraires, de la cathédrale de Rouen, dont notre érudit confrère, le Dr Nicolle, a donné la description, dans un savant travail sur les urologues normands. Nous ne saurions mieux faire que de lui emprunter son texte.

« Un premier médaillon, écrit le Dr Nicolle, nous montre un homme assis, la tête nue, ornée seulement d'une couronne de cheveux ; il tient, dans une de ses mains, un petit vase, de forme allongée, qu'il élève et qu'il regarde. Devant lui est un pupitre, portant un livre. »



Fig. 4

Le vase, il est aisé de le reconnaître : c'est un urinal, « l'attribut caractéristique du médecin. » Là, point d'intention satirique ; celle-ci apparaîtra mieux dans le second médaillon (fig. 4), montrant un personnage à cheveux longs et bouclés, le chef coiffé du bonnet doctoral, et à cheval sur un oiseau, qui ressemble fortement à une oie ; à moins que ce ne soit, comme l'insinue M. C. Vieillard (1), « un oiseau fantastique », comme sembleraient l'indiquer « ses pattes munies de griffes, analogues à celles du lion, et sa queue, dressée majestueusement en l'air, et que termine une touffe de poils. » Quoi qu'il en soit, il s'agit bien d'un médecin ; et à ce titre, cette image relève de notre juridiction.

C'est encore une satire divertissante des médecins, qui est exprimée dans ce psautier, du treizième siècle, de la Bibliothèque de Douai (fig. 6), où l'on voit Brun, l'ours, malade, couché dans un lit, au pied d'un arbre ; tandis qu'un autre animal, en costume de docteur, contemple, en faisant une grimace soucieuse, l'urine de l'égrotant. Ailleurs, c'est un singe (fig. 5), tenant à la main le vase intime d'une « demizele (demoiselle) de bien cour », qui vient au devant de lui, anxieuse de connaître son verdict. Cette miniature, du manuscrit de Cambrai, serait, paraît-il, actuellement conservée dans notre grand dépôt national ; nous en devons la révélation au très distingué conservateur du Musée des Beaux-Arts de Gand, M. L. Maeterlinck (2).

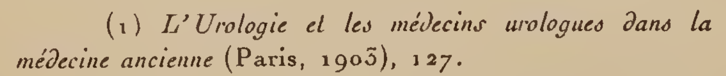
Nous ne saurions omettre de signaler les manifestations caricaturales que les artisans du moyen-âge n'ont pas hésité à introduire jusque dans les édifices religieux, soit sous forme de gargouilles, placées à l'extérieur d'un monument, soit dans le chœur même de l'église : telle, cette miséricorde de St-Gervais, à Paris, qui représente un apothicaire, administrant un clystère à une femme couchée, la cuisse droite fléchie sur la gauche.



Fig. 5.



Fig. 6.



(1) *L'Urologie et les médecins urologues dans la médecine ancienne* (Paris, 1903), 127.

(2) Cf. *Le genre satirique dans la peinture flamande*, fig. 78 et 79.

Sur un vitrail de la même église, on pouvait voir, naguère encore, la scène de l'Annonciation, accompagnée de ce quatrain savoureux :

Un angel de Dieu lui nonça (annonça)
Et pour vérité prononça
Que de l'Esprit elle étoit pleine,
Par quoy fut son an hors de peine.

Ce qui signifie que, débarrassée pendant un an de ses « ordinaires », elle fut délivrée (hors de peine) au bout de ce temps.



Fig. 7.

Une autre source de documentation pour la caricature médicale nous est fournie par la gravure sur bois. Il est un livre, peu commun, imprimé avec des caractères de bois, et qui porte pour titre : *Ars moriendi,* ou « l'Art de mourir », avec ce sous-titre : *De tentationibus morientium ;* « des tentations auxquelles sont exposés les mourants. »

La scène ici reproduite (fig. 7) représente un moribond, couché nu (comme ce fut l'usage pendant plusieurs siècles) ; son lit est entouré par trois démons, qui viennent le tenter, tandis que ses parents le considèrent en silence, ignorant la présence des esprits malins, invisibles à leurs yeux. Ces démons ont une figure grotesque, qui donne à la composition son caractère caricatural. Un des démons, penché sur le mourant, tient à la main une banderole, sur laquelle sont écrits ces mots : *Provideas amicis,* « pense aux amis », tandis que le diablotin, placé à la gauche du moribond, lui suggère : *Intende thesauro,* « veille au trésor » : entre ces deux suggestions, le patient médite, perplexe.



Fig. 8.

L'allégorie a été de bonne heure employée dans l'imagerie ; nous signalerons seulement, dans cet ordre d'idées, une gravure en taille-douce, attribuée à un artiste d'Augsbourg, Daniel Hopfer, où un personnage, en robe et la tête coiffée du bonnet doctoral (il n'y a donc pas à se méprendre sur sa profession), cherche à extraire une

paille de l'œil du patient, ne voyant pas l'énorme poutre qui lui tombe sur son propre organe visuel (fig. 8). Un groupe, comprenant deux femmes et un enfant, contemple la scène d'un air amusé, ou pour le moins étonné. On se remémore, à ce propos, en quels termes, dans le Sermon sur la montagne, que reproduit l'Evangile selon St-Mathieu, Jésus condamne les jugements précipités sur les actes d'autrui :

« Et pourquoi remarques-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et ne fais-tu pas attention à la poutre que tu as dans le tien ? Comment vas-tu dire à ton frère : laisse-moi retirer la paille de ton œil, lorsque, toi, tu as une poutre dans le tien ? Hypocrite que tu es, commence par ôter la poutre, et alors tu y verras clair pour retirer la paille qui est dans l'œil de ton frère. »

Il est un autre mode satirique qui appartient au moyen-âge et dont nous devons dire quelques mots : ce sont les Danses de la mort, ou *Danses macabres,* qu'on représentait sur les murs des églises, sur les tapisseries même dont on tendait les appartements, et dont quelques très curieuses gravures nous ont conservé la figuration.

La Mort se partage, pourrait-on dire, avec la Folie, cette triste époque que fut le quinzième siècle. La folie « semblait être le principe qui régissait les actions de la plupart des hommes. »

Durant le seizième siècle, la *Nef des fous,* qui a immortalisé le nom de Sébastien Brandt, et qui fut publiée, pour la première fois, en l'an 1494, jouit d'une vogue immense. Ce livre se compose d'une série de gravures sur bois, et un texte en vers accompagne chaque gravure. Nous n'en retiendrons que la figure (fig. 9), qui forme le cinquante-neuvième chapitre de la *Nef des fous,* où se voit un mendiant, coiffé d'un bonnet de folie, et dont une des jambes, fléchie, est appuyée, par le genou, à un pilon de bois. Est-ce boiterie réelle ou simulée ? Il est assez difficile de le déterminer.



Fig. 9.

Au commencement du siècle suivant, Erasme, le plus célèbre des humanistes de son temps, écrivait son *Eloge de la folie,* où il raille toutes les formes de la sottise humaine ; il n'a eu garde d'oublier la médecine et le médecin.

« De tous les arts, écrit-il, on estime davantage ceux qui approchent le plus du sens commun, c'est-à-dire, selon moi, de la Folie ; mais de quel rapport sont-ils ? Les entrailles des théologiens crient

D'après Abraham BOSSE.

La mort du mauvais riche.

Collection Vve Prouté.



Fig. 10.

famine ; les physiciens se morfondent ; celui-là fait autant à lui seul que tous les autres ensemble. D'ailleurs, cette profession de médecin a un grand avantage : c'est que plus celui qui la pratique est ignorant, hardi, téméraire, plus il est estimé des grands. J'ajoute que la Médecine, principalement de la manière qu'on l'exerce aujourd'hui, n'est qu'une portion de la flatterie, ce qui lui est assurément commun avec la Rhétorique. »

Holbein, qui a illustré l'*Eloge de la folie* d'Erasme, s'est donné garde d'oublier le médecin, qu'il montre vêtu de sa robe et examinant, à travers un récipient de forme bizarre, les urines d'un malade (fig. 10).

Au seizième siècle, la caricature s'attaque encore aux sujets macabres : une caricature célèbre nous montre la *Mort-médecin* (1), allusion à l'enseignement de l'anatomie, donné sur le cadavre, à la Faculté de Bologne (fig. 11).

Mais nous voici au siècle de la Réforme ; les convulsions politico-religieuses commencent à secouer l'Europe. Alors, la caricature et la gravure à tendances satiriques évoquent les troubles qui, du nord au sud de la France, et jusque par delà les frontières, ensanglantaient notre pays.

L'art flamand, sur lequel nous aurons à revenir, avait déjà montré toute sa puissance caricaturale, surtout avec Breughel-le-Vieux, dont l'influence se fera longtemps sentir sur nos imagiers. A proprement parler, il n'y a, dans ces compositions de Breughel et de ses disciples, rien de médical ; seuls, par leur anatomie grotesque, les diables et les démons méritent de retenir notre attention.

Ce goût pour la diablerie, un artiste l'a partagé au début de sa carrière, mais il sut s'en affranchir par la suite et acquérir un tempérament vraiment personnel. Il convient, toutefois, de dire que Jacques Callot, l'artiste auquel nous pensons, a traité à deux reprises le sujet de la *Tentation de St-Antoine,* qui est considéré comme une de ses



Fig. 11.

(1) *Sciences, Lettres et Arts au moyen-age,* par P. Lacroix, 171.



Fig. 12.

œuvres les plus remarquables. Cette quantité de personnages diaboliques qu'il a introduits dans sa composition, atteste une richesse extraordinaire d'imagination dans les formes, les postures, les physionomies, et jusque dans les accoutrements de ces êtres chimériques, auxquels le génie du graveur a su donner un relief particulier.



Fig. 13.

Le talent de Callot s'est manifesté, avec toute son originalité, dans une nouvelle série de dessins auxquels l'auteur a donné le nom de *Caprices.* Notre figure 12 reproduit un de ces dessins : il représente un estropié, se soutenant sur une petite béquille et ayant le bras droit en écharpe.

Les *Gobbi,* ou bossus, forment une série de vingt-et-une gravures. La série des *Baroni,* ou mendiants, comprend nombre d'infirmes, se servant de leur infirmité pour solliciter la charité publique, et le plus souvent exposant des blessures ou des ulcères factices pour apitoyer le passant.

Cependant, il ne faudrait pas ne voir dans l'œuvre de Callot que des simulateurs. Comme le remarque notre confrère L. Nass (1),

...« parmi les sujets de la dynastie Clopin-Trouillefou, régnant dans la Cour des Miracles, il se trouvait plus d'un infirme, plus d'un monstre même. » Et il énumère : « Janin cul-de-bois, absolument dépourvu de membres inférieurs, et qui repose son bassin dans une sorte d'écuelle, qu'il déplace lentement en s'aidant de ses mains ; Rolin Trapu, le roi des polissons, qui ne peut voyager qu'en carrosse, — ce carrosse est une simple brouette, d'ailleurs ; Triboulet, un des seigneurs les mieux en cour auprès de Rolin Trapu, et dont l'appareil orthopédique est des plus curieux : les genoux emboîtés dans des écuelles de bois, les pieds ramenés sous les fesses à l'aide d'une courroie,

Fig. 14.



Fig. 15.

(1) *Curiosités médico-artistiques,* 3e série.

voilà qui n'a pas dû coûter grand effort d'imagination au redresseur de *tors,* qui n'a rien redressé du tout de l'anatomie du malheureux Triboulet. »

La plupart de ces gueux, « ancêtres de nos mendigots », nous offrent les types les plus divers de déformation rachitique : *genu valgum, genu varum,* simple et double, jambes en manches de veste, déformation du tarse : c'est, en un mot, un pandémonium, qui réunit toutes les misères humaines, et que nous a heureusement conservé le burin d'un artiste génial (fig. 13, 14, 15).



Fig. 16.

Dans la première moitié du dix-septième siècle, la caricature médicale n'a pas attendu, pour se manifester, les satires de Molière.

Dans les œuvres des graveurs, on trouve des traits de mœurs, qui se rapportent soit à la maladie, soit au médecin ; mais la mort n'est plus, comme aux siècles précédents, la protagoniste de la scène. Elle figure, néanmoins, dans une des illustrations dont le recueil constitue les *Proverbes de Laignet,* justement estimés pour leur adroite composition et la facture du dessin.

Après la mort, le médecin (fig. 16), tel est le libellé d'un de ces proverbes. Le praticien a beau considérer les urines, sa science ne va pas jusqu'à ressusciter un cadavre :

A quoi bon d'un corps mort consulter les urines ;
Clystères ni sirops, onguents ni médecines
Ne peuvent à ce corps donner soulagement.



Fig. 17.

Ce n'est pas la seule scène médicale, ou para-médicale, que nous relevons dans Laignet ; dans le proverbe : *il refuse d'une main qui le voudroit tenir de l'autre* (fig. 17), on voit le médecin (ou l'avocat) refuser, d'un geste indigné de la main gauche, la bourse du client cependant que la main droite, largement ouverte, s'apprête à la saisir : c'est le cas de répéter que la gauche doit toujours



Fig 18.

ignorer ce que fait la droite. Le graveur a cru devoir ajouter à son dessin ces vers explicatifs :

Bien souvent l'on voudrait tenir
Ce qu'honnestement on refuse ;
Mais l'honnestelé nous abuse,
Car il le faut entretenir,
Le saigner, le purger et, s'il meurt, l'enterrer.
Le médecin, le confesseur et l'advocat
Ne trompe pas, c'est-à-dire ne leur
Celle (cèle) la vérité : cracher au bassin !

Voici, du même auteur, deux bossus (fig. 18), abominablement difformes, qui ont encore des prétentions à l'amour ; cette légende proverbiale accompagne l'illustration : *chacun cherche son semblable ; il n'est point de laides amours, ni de belles prisons.* Suit le quatrain qui commente l'image :

Celle rencontre est admirable ;
Il n'est pas, en effet, commun ;
Si chacun cherche son semblable
Ces deux monts (bossus) n'en feront qu'un.

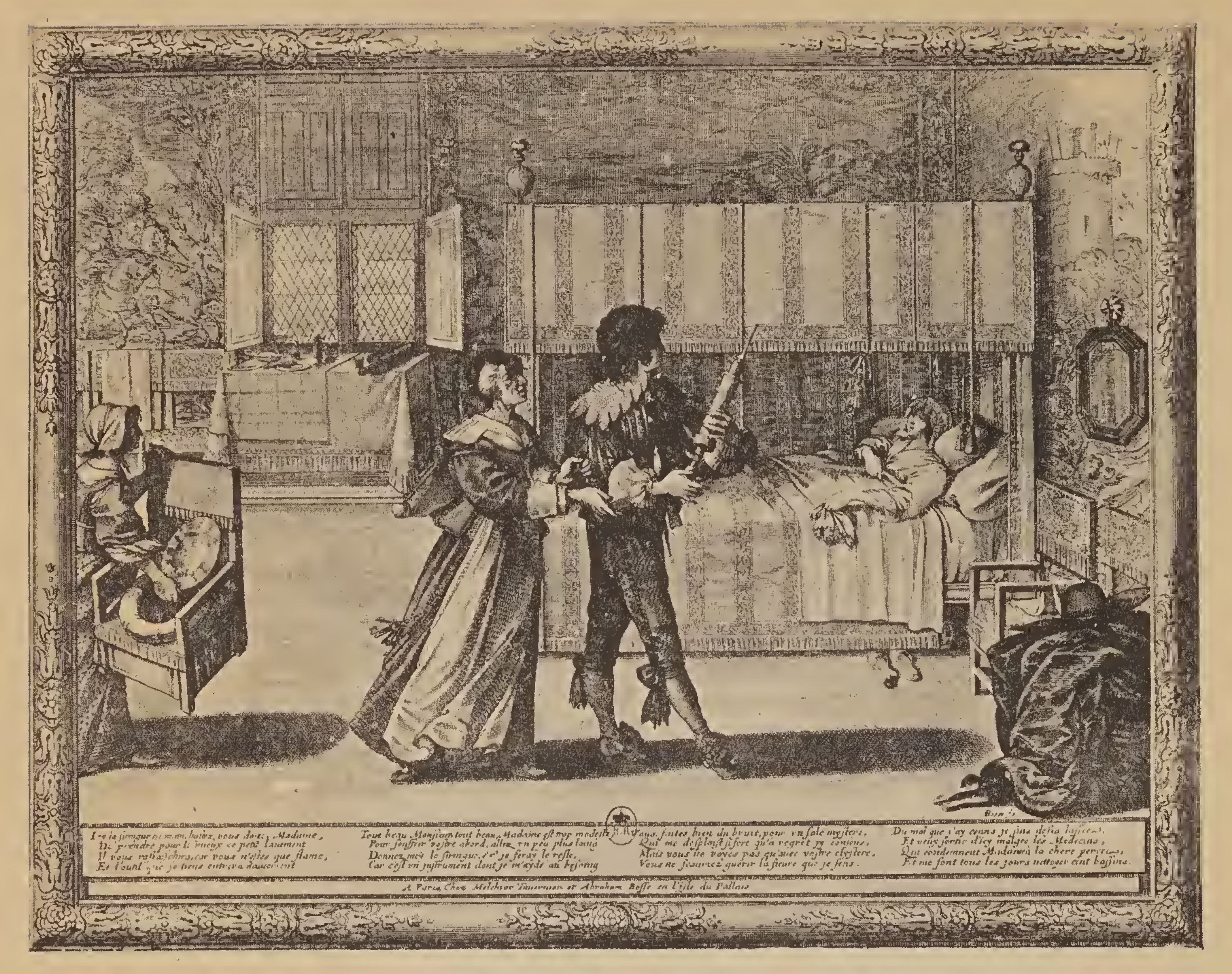
Qui ne connaît le dicton : *Trop gratter cuit, trop parler nuit* (fig. 19) ? Un malheureux, dont les bras et les jambes sont couverts de pustules, se gratte avec frénésie... tout commentaire serait oiseux.

Autre locution proverbiale, qui consacre un fait trop réel : *Les maladies viennent à cheval et s'en retournent à pied.* Hélas ! qui ne s'en aperçoit ? On a la ressource de recourir au médecin, trop tard, parfois ; et c'est alors qu'on s'en prend à eux... et aux vétérinaires : *Médecins et maréchaux font souvent mourir gens et chevaux.*

Mais nous avons hâte de vous présenter un grand artiste, le peintre bourgeois des intérieurs de Louis XIII, qu'il a su rendre avec une fidélité surprenante : il s'agit d'Abraham Bosse. Pour peu qu'on ait feuilleté des estampes de cette époque, ou s'est arrêté devant ces jolies pièces, que les collectionneurs se disputent, et dont la rareté, autant que l'intérêt, fait le prix.



Fig. 19.



Fig, 20.

Une des plus connues est *le Lavement* (fig. 20), maintes fois reproduite, et qu'on ne se lasse pas d'admirer. Cette très gracieuse composition nous a toujours retenu par la richesse du mobilier, l'attifement coquet de la jolie malade, le costume élégant de... l'opérateur, armé de l'instrument cher à M. Purgon, avec lequel il va tout à l'heure *opérer lui-même*, pour anticiper sur un mot fameux.

La légende vaut d'être reproduite :

L'Apothicaire

J'ai la seringue en main ; hastez-vous donc, Madame,
De prendre pour le mieux ce petit lavement ;
Il vous rafraîchira, car vous n'êtes que flamme,
Et l'outil que je tiens entrera doucement.

La Servante

Tout beau, Monsieur, tout beau ! Madame est trop modeste
Pour souffrir votre abord. Allez un peu plus loing.
Donnez-moi la seringue et je ferai le reste,
Car c'est un instrument dont je m'aide au besoing.



Prenez des Pilules, prenez des Pilules.

Le Docteur Misaubin, d'après A. WATTEAU.

Madame

Vous faites bien du bruit pour un sale mystère,
Qui me déplaît si fort, qu'à regret j'y consens.
Mais vous ne voyez pas qu'avec vostre clystère,
Vous ne sauriez guérir la fièvre que je sens.

La Servante

Du mal que j'ai céans, je suis déjà lassée,
Je veux sortir d'ici malgré les médecins,
Qui condamnent madame à la chaise percée,
Et me font tous les jours nettoyer cent bassins.

La Saignée (fig. 1) est aussi le sujet d'une charmante composition, où tous les personnages rivalisent de grâce et de bonne humeur ; jusqu'à un mignon garçonnet, qui se tient sagement dans son coin, pendant que le barbier-chirurgien prend ses dispositions pour une phlébotomie exécutée dans les règles. La patiente n'éprouve, d'ailleurs, aucune appréhension et livre son bras au galant chirurgien, pleinement confiante dans sa dextérité. Cette légende accompagne la gravure :

Le courage, Monsieur, vous l'avès entrepris ;
Je tiendrai bon ; frottez, serrez la ligature.
Picquez asseurément, faictes bonne ouverture.
Ah ! ce bouillon de sang vous a comme surpris.
Que la phlébotomie aspire ces esprits
Et descharge le sang de grande nourriture !
O Dieux, la douce main, l'agréable picqûre,
Le souvenir m'en fait revenir le soubriz (sourire).
Qu'un peu de sang tiré me rend forte, allégée !
Sur tous médicamens j'estime la saignée ;
Je me sens retourner en nouvelle vigueur.
Si vous recognoissiez qu'il me fut nécessairé,
Recommencez le coup ; j'ai bien assez de cœur,
J'endurrerays autant que vous voudriez le faire.

L'Accouchement (fig. 21) est, incontestablement, de nature plus caricaturale que la Saignée, mais la figure est intéressante, surtout, par son caractère documentaire.

La parturiente accouche sur un lit improvisé, devant la cheminée où brûle un pétillant feu de bois. Elle a gardé ses vêtements, ce qui n'est pas pour faciliter la tâche de la sage-femme, qui se bornera, du reste, à soutenir la tête fœtale, au moment de l'expulsion.



Fig. 21.

Les sentiments de chacun des personnages qui tiennent un rôle dans cette scène, s'expriment par un quatrain approprié à la circonstance :

L'Accouchée

Hélas ! je n'en puis plus ! Le mal qui me possède
Affoiblit tous mes sens ;
Mon corps s'en va mourant ; il n'est point de remède
Aux peines que je sens.

La Sage-Femme

Madame, prenez patience
Sans crier de cette façon ;
C'en est faict ; en ma conscience
Vous accouchez d'un beau garçon.

Le Mary

Cette nouvelle me soulage,
Voilà tout mon deuil effacé ;
Sus, mon cœur, ayez bon courage,
Vostre mal est tantost passé.

La Dévote

Dans ce pénible effort à qui n'est comparable
Aucun autre tourment ;
Délivrez-la, Seigneur, et soyez secourable
A son enfantement.



Fig. 22.

L'œuvre d'Abraham Bosse contient, en outre, des scènes de mœurs, des gravures de sujets religieux ou allégoriques, dont quelques-unes se rattachent, de près ou de loin, à la médecine ; nous n'en retiendrons qu'une, où figure un médecin, portant le costume classique des praticiens de l'époque, et qui ne ressemblait en rien à celui que Molière a ridiculisé. L'estampe que nous reproduisons en hors-texte représente : *La mort du mauvais riche.* Celui-ci agonise dans un grand lit de style, à baldaquin et à colonnes ; derrière les rideaux, se tient le diable aux aguets, attendant l'heure d'emporter sa proie. A droite, le médecin, prenant son air le plus grave, s'efforce de consoler la famille.

Nous aurions pu citer encore un certain nombre de petites pièces satiriques contre les médecins, telle celle qui porte pour titre : *Ici est le portrait d'un médecin,* où l'on voit une tête d'âne, mangeant son foin ; ou encore, cette caricature d'un zoophile, qui tâte le pouls de son chat en lui prenant une des pattes de derrière ; mais il faut se borner.

Ne quittons pas le dix-septième siècle sans signaler trois curieuses gravures, de nature essentiellement caricaturale, représentant la Trinité médicale, comme un Dieu en trois personnes : le *Médecin* (fig. 22), l'*Apothicaire* (fig. 23), et le *Chirurgien* (fig. 24). On pourrait illustrer ces trois compositions réunies, de cette légende, que nous fournit opportunément Cyrano de Bergerac : « à peine sont-ils entrés dans la chambre, écrit Cyrano, qu'on tire la langue au médecin, on tourne le c.. à l'apothicaire, et l'on tend le poing au barbier » (lisez : chirurgien).



Fig. 23.



Fig. 24.

Il eut été surprenant qu'à une époque



Les effets du Magnétisme animal.



Fig. 25.

de libre examen et de libre critique, comme le dix-huitième siècle, le médecin eut échappé aux sarcasmes dont ne furent à l'abri aucun des puissants du jour. Un des plus illustres docteurs qui, pendant un temps, jouit d'une grande notoriété, le fameux Tronchin, venu en France pour inoculer les enfants du duc d'Orléans[1], fut bientôt en butte au persiflage des libellistes et des caricaturistes. Pamphlets et gravures se multiplièrent, qui contenaient plus de malice que de fiel. L'une des plus connues de ces dernières représente le médecin à la mode (TRONCHIN), conduit dans un carrosse à deux chevaux, écrasant ses rivaux. Une autre caricature, publiée à Londres, en 1771, nous montre le praticien répandu, la tête ornée d'une volumineuse perruque et tenant à la main la grosse canne à pommeau d'or, traîné en brouette par deux êtres minables, tandis que marche en tête de l'équipage le garçon apothicaire, habillé à

(1) L'inoculation eut une vogue telle, que les écrivains les plus réputés, tels que J.-J. Rousseau, utilisèrent le mot dans leurs romans : ainsi, dans *La Nouvelle Héloïse,* Jean-Jacques montre Julie, dans son lit, atteinte de la petite vérole ; l'amant, à genoux, tient la main de la malade et la baise avec transports, montrant de la sorte, que nou seulement, il ne craint pas la contagion, mais qu'il s'y expose délibérément (V. le frontispice).

l'antique, tenant sur ses épaules l'instrument qui mettait en fuite M. de Pourceaugnac (fig. 25).

Nous ne ferons pas ici, l'ayant fait copieusement ailleurs (1), l'histoire du clystère. Nous voudrions seulement rappeler de combien de gravures humoristiques, et parfois scatologiques, il a été le prétexte.

Un des plus grands artistes du dix-huitième siècle et de tous les temps, Watteau n'a pas dédaigné de lui dédier trois dessins, qui ne comptent pas, reconnaissons-le, parmi ses meilleurs (2).

Encore quelques lustres à franchir et nous approchons de l'époque où une folie nouvelle commence à tourner les têtes : il n'est bruit, en tous lieux, que du *baquet de Mesmer*. Nous ne redirons pas, pour l'avoir conté à une autre place (3), l'engouement qui se manifesta pour ce système, alors nouveau, qui consistait à traiter les malades sans le secours de la pharmacopée. Le novateur ne prétendait-il pas guérir tous les maux par la simple application d'un fluide, que le magnétiseur dirigeait, tantôt avec un de ses doigts, tantôt avec une baguette de fer ? C'est ce qu'indique le *Doigt magique,* ou le *Magnétisme animal* (fig. 26).

Une autre estampe nous montre le héros du jour (MESMER), le fouet à la main, entouré d'une meute de chiens, qui aboient à ses chausses, mais sans oser le mordre (V. le hors-texte de la page 20).

Autour du baquet magique, qui figure dans une autre estampe, se pressent belles dames et grands seigneurs, vaporeuses et petits-abbés. Une troisième gravure, bien connue, montre Mesmer porté aux nues ; debout sur une sphère, il est couronné par une femme emportée dans les airs par un ballon, la nouveauté scientifique du temps.



Fig. 26.

(1) Cf. *Gayetez d'Esculape*, par les Drs CABANÈS et WITKOWSKY, réimprimé en deux volumes : *l'Esprit d'Esculape* et *Joyeux propos d'Esculape* (Lefrançois, éditeur).

(2) V. le hors-texte p. 16 et la fig. 27.

(3) V. les *Mœurs intimes du passé*, 4e série : *La vie d'Etudiant*.

Mais déjà s'annonce à l'horizon, chargé de nuages, l'ouragan révolutionnaire ; la caricature va devenir presque exclusivement politique. Les mœurs médicales n'intéressent plus guère cette société, que tourmentent d'autres préoccupations. Il faudra attendre la fin de cette agitation et le retour à l'état normal pour voir reparaître ces manifestations de l'esprit français, qui, lui, ne perd jamais ses droits.

Dr CABANÈS.



Fig. 27.

LABORATOIRES P. LONGUET
34, Rue Sedaine
PARIS

DEVAMBEZ



d'après G. Doré